

Berkiz Berksoy¹
Université de Galatasaray
berkiz.berksoy@gmail.com



Synergies Turque n° 5 - 2012 pp. 55-69

« C'est le fantastique qui avait ouvert un refuge impénétrable, dans les creux des roches ou sous les créneaux des murs abandonnés, à la formidable famille des Vouivres et des dragons »
(Charles Nodier).

Résumé : Ce texte est le compte-rendu d'une étude sur l'identité de la Shahmeran, figure mythologique anatolienne mi-humain mi-serpent. Le symbole de la Vouivre ou Shahmeran qui apparaît dès la Genèse dans la Torah et le Talmud, se retrouvant aussi dans la Bible et le Coran, est en fait un même legs de l'histoire religieuse. Bien qu'au début ce symbole semble être la richesse privée d'un domaine géographique, culturel et littéraire, il est à la croisée d'ambitions politiques et religieuses universelles. L'étude comparative de sa conception et transmission à partir de La Vouivre² de Marcel Aymé et Les jambes de la Shahmeran³ de Murathan Mungan a révélé que les deux légendes tout en gardant leurs singularités culturelles et manifestations différentes témoignaient des réalités sociales françaises et turques relevant du « politico-religieux », expression de l'ethnologue/anthropologue français Maurice Godelier. Notre conclusion a rejoint son affirmation que les rapports de pouvoir et les croyances sont les dynamiques par excellence des sociétés humaines.

Mots-clés : Vouivre, légende, Shahmeran, culture, littérature comparée.

Şahmeran'ın kaynaklarına yolculuk

Özet : Aşağıdaki metin, yarısı insan yarısı yılan olan mitolojik figür Şahmeran'ın kimliği üzerine yapılmış bir ön çalışmanın temel görüşlerini veriyor. Araştırmamız Şahmeran Efsanesi'ne dayanıyor. Bu sembolü, Fransız yazar Marcel Aymé'nin La Vouivre adlı romanında ve Murathan Mungan'ın Şahmeran'ın Bacakları adlı uzun öyküsünde ele aldık. Her iki kültürde özgün yanlarıyla ortaya çıkan bu iki kavramın Tevrat'tan başlayarak İncil'de ve Kur'an'da yol aldığını, toplumların kültürlerine taşındığını, Asya, Afrika, Avrupa'dan Amerika'ya uzanan coğrafyada uluslararası siyasi ve dini kavşaklarda yerleştiğini gördük. Çalışmanın sonunda güç ve inancın insan topluluklarını yapan dinamikler olduğunu savunan etnolog ve antropolog Maurice Godelier'nin görüşüyle buluştuğumuzu saptadık.

Anahtar kelimeler : Vouivre, efsane, Şahmeran, kültür, karşılaştırmalı edebiyat.

A journey to the origins of a legend

Abstract: This text reports a preliminary study about Shahmeran's identity, which is an anatolian mythological half human half snake figure. Our research is based on the legend of Shahmeran. We looked at this symbol in the novel of the French writer Marcel Aymé, *La Vouivre*, and in the story of the Turkish writer Murathan Mungan, *The legs of the Shahmeran*. Emerging with their unique aspects in both cultures, these two concepts already appear in the Torah, to move on to the Bible and the Quran, and to then land in popular cultures. We observed their settling in the borders of politics and religion throughout Asian, African, European and American continents. At the end of our study, we noticed we connect with the point of view of the French ethnologist and anthropologist Maurice Godelier, which is that relations between power and belief are the main dynamics of human societies.

Key words: Vouivre, Shahmeran, culture, legend, comparative literature.

Objectif et méthode de la recherche

Durant les quatorze semaines du cours d'études interculturelles comparatives en deuxième année de licence à l'université de Galatasaray, nous avons travaillé sur la légende de la Vouivre et celle de la Shahmeran, figures mythologiques, concepts communs aux cultures françaises et turques. Notre objet était de voir jusqu'où la littérature portait la culture.

Les phénomènes culturels la Vouivre et la Shahmeran furent nos variables dépendants dans le domaine des légendes et des littératures. Nous avons effectué une étude comparative de leur conceptions et transmissions selon deux œuvres : *La Vouivre* du dramaturge et nouvelliste français Marcel Aymé et *Les jambes de la Shahmeran*⁴ de l'écrivain turc d'origine kurde, poète et dramaturge Murathan Mungan.

Nous avons nourri notre analyse par d'autres lectures primaires telles que le recueil de récits d'Edith Montelle intitulé *L'œil de la Vouivre*⁵ ; *Histoire de Şahmeran*⁶ de Tomris Uyar ; *Şahmeran - Théâtre* d'Erhan Bener et la thèse de Master1 d'Abigail Bowman⁷ intitulé « The Legs of Şahmeran: A Translation of Murathan Mungan » soutenue à l'université de Princeton en mai 2011 et publié dans le *Journal of Turkish Literature*. Nous avons également consulté l'article de Seyit Battal Uğurlu intitulé « L'image de la Shahmeran dans la littérature contemporaine turque : une approche par les archétypes »⁸. Nous avons visité le site d'*Encyclopedia Mythica*⁹ et d'autres sites ayant rapport avec notre sujet. Ce fut en soi une étude préliminaire essayant d'identifier la Shahmeran, symbole véhiculé par la littérature turque toute entière. Nous souhaiterions qu'elle fasse objet de recensement dans *L'Oeil de la Vouivre*, ouvrage d'Edith Montelle dans lequel elle manque. Dans ce recueil de récits, la conteuse française identifie la Vouivre, figure mythologique ressemblante et en indique les repères mythologiques, littéraires, emblématiques, numismatiques, architecturaux et géographiques. La Vouivre y apparaît comme divinité féminine, divinité de la connaissance, de la naissance, de la souveraineté, de l'immortalité. Edith

Montelle se demande si la Vouivre, cet animal fantastique fascinant est une femme ou un serpent volant? Un être primordial à la racine de nos origines, une maîtresse dispensatrice de savoirs cachés ou une séductrice sans scrupule qui égare les hommes allant de Tiamat la Babylonienne jusqu'à Coatlicue l'Aztèque? Cependant, Shahmeran l'Anatolienne n'y est pas mentionnée.

Nous avons observé les concepts de la Vouivre et Shahmeran dans leurs singularités culturelles et manifestations différentes. Chaque concept apparaissait comme un modèle dans sa culture propre. Les deux écrivains baignait d'une culture diverse. Alors, notre problématique a été de voir jusqu'où un axe de recherche commun pourrait se fonder sur la complémentarité des littératures française et turque.

Le façonnement de l'identité culturelle de Marcel Aymé et Murathan Mungan s'est offert à nos yeux solidaire et cohérent dans leur relation à la légende, leur lien à la notion de culture régionale et à l'écriture. D'autre part, la légende de la Vouivre et Shahmeran avait comme facteurs d'influence les croyances et le pouvoir. Dans l'Occident, le pouvoir reposait plus sur la richesse matérielle. Les personnages chez Aymé désirent le rubis de la Vouivre alors que ceux de Mungan, le pouvoir et la sagesse. Le grand vizir veut capturer la Shahmeran pour posséder sa connaissance sur l'humanité.

Cependant, soit sous une forme, soit sous une autre, Vouivre ou Shahmeran, elles constituent « élément patrimonial immatériel commun » aux cultures française et turque dont le ressort est la résistance au pouvoir et à la trahison. Les réalités sociales dans les mondes français et turc relèvent du « politico-religieux », expression qui appartient à l'ethnologue et anthropologue français Maurice Godelier, ancien maître-assistant de Claude Lévi-Strauss au Collège de France. Il l'affirme dans son ouvrage *Au fondement des sociétés humaines*¹⁰. Notre analyse a tout naturellement rejoint son affirmation que les rapports de pouvoir et les croyances sont les dynamiques par excellence des sociétés humaines.

Nous avons pris conscience que la Vouivre ou la Shahmeran, c'est un même legs de l'histoire religieuse. Cette symbolique apparaît dans les textes fondamentaux du judaïsme, dès la Genèse dans la Torah et le Talmud, par ailleurs se retrouve dans la Bible et le Coran¹¹. Selon l'article sur la Shahmeran dans *l'Encyclopedia Mythica*, elle est une divinité de la connaissance, protectrice des secrets divins dont l'histoire est racontée dans différents récits du Moyen Orient jusqu'à l'Inde. C'est une figure anthropomorphique mentionnée depuis Herodotees comme une femme moitié humaine moitié serpent. En Anatolie où le culte des divinités mères règne depuis huit mille ans de Cybèle à Sainte Marie, on se raconte des récits de Shahmeran d'une variété très riche. Le serpent, en tant que symbole protecteur de la vie est toujours associé aux concepts de l'éternité et d'immortalité dans les croyances et mythologies Oghuz et Göktürk. Le manuscrit intitulé *Camasbnâme* récite la légende comme le fait l'ouvrage consacré aux aventures de Battal Gazi, personnage mythique du VIII^e siècle qui a fait la guerre avec Byzance pour convertir son peuple à l'Islam. Ce qui fait de Shahmeran un vrai symbole sont ses illustrations réalisées par la technique de peinture « sous verre à l'envers » en Anatolie. Elles sont suspendues sur les murs des « tekke », dans les salons de thé persans. Après l'islamisation, les

artisans rajoutent à leurs illustrations une rose rouge symbolisant le prophète Mohammed, ce qui a promu l'islamisation de l'art de la peinture en Anatolie. Par son histoire de trois mille ans, elle est le seul symbole traversant l'Anatolie de l'est à l'ouest, du nord au sud. Nous pensons que la Shahmeran, qui traduit des expériences et les valeurs de l'humanité, conviendrait aux buts de la convention adoptée par Unesco, réunie à Paris, le 17 octobre 2003¹².

C'est à dire que, nous considérons la Shahmeran comme faisant partie du patrimoine culturel immatériel turc, qui nécessiterait une sensibilisation à son importance au niveau national et international. Figure légendaire transmise et recréée par la littérature turque de génération en génération, en fonction du milieu des écrivains¹³ et de leurs interactions avec la nature, la société et l'histoire, elle promeut le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine. Il faut par ailleurs ajouter que c'est par souci humaniste¹⁴ que nous avons choisi de l'étudier. La Shahmeran procéderait surtout de sa valeur symbolique associée au patrimoine, valeur qui fait d'elle un condensé d'histoire, de références communes qui pourrait entrer dans le psyché international.

Marcel Aymé et *La Vouivre*

Auteur de *La Vouivre*, Marcel Aymé a écrit dix-sept romans, plusieurs dizaines de nouvelles, une dizaine de pièces de théâtre, plus de cent soixante articles et des contes. Elevé dans l'affection de ses grands-parents maternels habitant dans le Jura, il a rédigé son roman de la campagne *La Vouivre* en 1941, dont la parution a eu lieu en 1943. Ses origines rurales l'ont aidé à créer ses personnages et thèmes. C'est ainsi qu'il a pu décrire les vives passions politiques, anticléricales ou religieuses de son milieu natal. Les mêmes querelles existaient déjà dans sa propre famille. Pour que le petit Marcel soit baptisé, alors qu'il avait sept ans, il avait fallu attendre la mort du grand-père anticlérical.

Aymé a décrit les structures sociales de façon très réaliste tout en accordant une place importante au fantastique et à l'ironie. Les renversements de situation apportent de l'authenticité à ses héros. Ils sortent de leurs illusions, retrouvent leur lucidité, et avec elle, leurs véritables désirs. Par exemple Arsène Muselier se rend compte qu'il a conduit Beuillat à la mort afin d'épouser Rose, la fille du maire, qu'il convoitait pour sa richesse. Autre exemple : à la fin du roman, le maire républicain et laïc se mêle aux hommes participant à la procession et crie : « *Je suis chrétien, voilà ma gloire !* »

Ainsi le fantastique et l'humour conduisent le lecteur vers la véritable nature de l'homme que Marcel Aymé montre à travers son récit. Les masques de l'homme y sont d'une extrême fragilité. En même temps, Aymé fait l'apologie de la nature et de ses lois. Volontairement et avec du courage, il est allé à contre-courant des idéologies dominantes de son temps tout en occupant une place importante dans le monde littéraire de son époque. Son langage mêle comme celui de certains de ses contemporains (ex. Raymond Queneau) argot, français châtié, patois régional et anglais phonétiquement francisé.

Dans *La Vouivre*, un roman de 284 pages, contenant 21 chapitres, Marcel Aymé exploite une vieille légende de la Franche-Comté, celle de la Vouivre. Cette figure du folklore jurassien, animal mythique inspirant terreur et fascination, est l'un des souvenirs les plus importants qu'a laissés en France la tradition celtique. Divinité survivante, la Vouivre a transporté à travers les âges une croyance populaire de la Gaule antique.

Aymé a fait de la Vouivre une belle femme aux cheveux noirs, aux yeux verts, portant un rubis de grande valeur sur sa tête, l'escarboucle. Toujours accompagnée d'une vipère, elle vient nager dans l'étang des Noues où elle séduit par sa beauté le paysan Arsène Muselier qui rentre au village après la guerre, suite à une blessure à la tête. Cet homme ayant l'air étrange et sujet à des délires, tente d'abord de voler le rubis, puis, négligeant cette richesse offerte, tombe amoureux de la Vouivre qui va lui pardonner sa tentative. Les gens attirés par la pierre précieuse meurent attaqués par les serpents dès qu'ils essaient de la dérober.

Par ailleurs, le retour à la croyance aux superstitions va en s'aggravant dans le village, et le maire, défenseur des fondements de la République et de la laïcité, se voit obligé de demander l'aide du curé sceptique pour empêcher cette foi et surtout la croissance de la fidélité fanatique à l'Eglise.

Le récit porte sur les relations des campagnards, surtout sur celles des familles Museliers et Mindeurs, cousins ennemis depuis trois générations. Arsène Muselier, entraîné dans son impossible relation amoureuse, songe à épouser Rose Voiturier, la fille du maire, pour devenir riche et avoir du prestige. D'autre part, tout en prévoyant la fin, il ose inciter Beuillat, le fiancé de Rose à voler le rubis, trahissant ainsi la Vouivre malgré leur intimité. Beuillat finissant par être tué, Arsène demande en mariage Rose. En vérité, il est amoureux de sa cousine et amie d'enfance, Juliette Mindeur. Le jour de la procession organisé par le maire et le curé pour chasser l'inférieure créature du village, Arsène guettant la Vouivre se cache dans les alentours de l'étang. Soudain il voit Belette leur servante qui occupait une place privilégiée dans son cœur, accourir le rubis à la main attaquée par les vipères. Elle appelle son bien-aimé Arsène au secours. Tous les deux meurent tués par les serpents.

Murathan Mungan et *Les jambes de la Shahmeran*

Ecrivain turc, d'origine kurde, Mungan s'est fait d'abord connaître comme poète, puis a eu un grand succès avec ses pièces de théâtre. Connue aussi pour ses romans, il a fourni à la littérature turque des nouvelles, des essais, des critiques cinématographiques, des scénarios et des paroles de chanson.

Les jambes de la Shahmeran est la première des six nouvelles recueillies dans *Histoires de combat* publiées en 1986. C'est une nouvelle de 85 pages d'un total de 266. Elle contient 5 chapitres. Mungan y raconte une légende de la région de Mardin, un conte oriental, celui de la Shahmeran, un nom qui vient du persan « Şah-ı Maran » et signifie le Shah des Serpents.

Elle possède une tête de femme, un corps de serpent. Sa queue se termine par une tête de serpent couronnée. Elle habite dans une citadelle au fond de la terre où les serpents vivent en harmonie, sont intelligents et heureux. Elle ne vieillit jamais. Quand elle meurt, son âme passe à sa fille.

Les jambes de la Shahmeran sont une nouvelle postmoderne présentant des caractéristiques réalistes magiques. Les thèmes utilisés sont l'avidité, la vie rurale s'insérant dans une présentation de l'Anatolie, les relations humaines, l'amour, la trahison, le destin reposant sur le déterminisme : tout se passe comme prévu. On y remarque un parallélisme entre l'ancienne légende elle-même et le monde réel où l'histoire se passe. Par ailleurs, sa forme est identique à la structure enchâssée des contes de fées, l'une intégrée dans l'autre, spécifique à l'Orient comme celle des *Mille et Une Nuits*.

C'est l'histoire d'Ilyas, un enfant de 13 ans qui entreprend ses débuts auprès de Mahir, maître dans le métier de dessinateur de Shahmeran¹⁵. En écoutant chaque jour une partie de la légende de la Shahmeran racontée par son maître, Ilyas remarque que sa relation avec lui devient progressivement une histoire évoluant en parallèle à celle de la Shahmeran.

Son évolution personnelle suit l'enseignement du maître sur les notions d'amour, responsabilité, volonté, fidélité, trahison durant 1001 jours. En effet, le récit comprend 4 nouvelles enchâssées. La première qui encadre le reste est celle d'Ilyas et de son maître Mahir qui lui raconte l'histoire de Camsap et de Shahmeran. La Shahmeran emprisonne Camsap dans ses jardins et pour le retenir lui raconte l'histoire de Belkiya, premier humain qui l'a trahie. Elle avoue à Camsap qu'elle l'a aimé. Comme elle ne veut pas que Camsap la quitte comme Belkiya l'a fait, Shameran continue par l'histoire d'amour entre Cihanshah et Gevherengin, fée de la Montagne de Kaf. Au bout de 1001 jours, elle lui donne enfin la permission de retourner dans son pays à condition de ne rien dire sur l'endroit où elle se cache.

Mais le contraire arrive lorsque Camsap le révèle forcé par le grand vizir Shehmour. Le Souverain est malade, et seul le jus de cuisson de la Shahmeran peut le sauver. Elle finit donc encore une fois par être trahie par l'homme.

Par ailleurs, Ilyas possédant tout l'art du maître en dessin, n'est plus un apprenti, et quitte son village. Plusieurs années après, devenu écrivain, il y retourne pour montrer son premier livre au maître. Celui-ci est déjà mort. C'est à ce moment-là qu'il ressent ce que Belkiya et Camsap ont ressenti au moment où ils ont trahi Shahmeran, aveuglés par la convoitise.

Notre analyse montre que Murathan Mungan a pour objectif de refléter sa propre culture orientale en réinterprétant la légende par l'écriture. Par ailleurs, il établit une connexion entre sa propre vie et le conte légendaire. C'est que l'univers de l'écrivain (son enfance, son passé, son lieu natal, sa culture) influence beaucoup son œuvre.

Mungan, ayant passé son enfance à Mardin, reflète dans ses œuvres la structure multiculturelle de sa ville. Grâce à ce patrimoine, il arrive à établir plusieurs thèmes culturels et mythiques. Mardin, carrefour des folklores, des peuples de la Mésopotamie et d'Anatolie, se transforme en une source inépuisable pour lui. Dans ses récits, il profite des contes racontés pendant des siècles. C'est pourquoi, les mythes, les légendes, les contes et les récits mythologiques deviennent ses figures constantes.

Par ailleurs, il faut souligner que son écriture est dominée par l'esthétique du Moyen-Orient. Il travaille la psychologie de la société comme s'il travaillait les miniatures, propres à la culture de l'Asie. Il voudrait que le lecteur se confronte avec sa culture et crée une relation entre lui-même et sa littérature. La Shahmeran est l'une de ses références mythologiques liée à l'esthétique du Moyen-Orient. Selon ses propres paroles, il s'est identifié à la Shahmeran ayant le corps de serpent et la tête de l'être humain qui représente à ses yeux la souffrance due à l'identité multiple.

Influence du réalisme magique

Une même légende est interprétée de manière différente dans les deux œuvres. Le roman d'Aymé et la nouvelle de Mungan, sans être autobiographiques, portent des traces de la vie des auteurs. Le texte de Mungan est même une sorte de confession.

Il est indéniable que les deux textes sont influencés par le mouvement appelé le réalisme magique. Bien évidemment ils ne peuvent pas être perçus de la même manière quant au degré de l'influence de ce courant. Les mêmes figures prennent des formes distinctes dans l'Orient et dans l'Occident.

Seulement, les deux légendes se croisent à plusieurs points. Il y a une interaction entre elles grâce aux thèmes similaires. Les deux récits nous montrent la trahison des hommes. Déjà dans la légende originelle de la Vouivre, il est question de trahison de l'époux de Mélusine. Également, Camsap trahit la Shahmeran. Aucun des deux humains n'est fidèle à sa parole. Ni l'un ni l'autre ne se sentent responsables de leur secret.

La Vouivre est une fusion de réalisme et de féerie. Les éléments, surgissant dans un environnement défini comme réaliste, à savoir un cadre historique, géographique, culturel et linguistique vraisemblable et ancré dans une réalité reconnaissable, sont perçus et décrétés comme surnaturels, irrationnels. Les éléments réels et surnaturels se retrouvent dans un même contexte.

Quant à *Les jambes de la Shahmeran*, nous ne pouvons pas y déterminer un courant spécifique. Des éléments postmodernes et réalistes magiques s'y retrouvent ensemble. Le lecteur comprend bien que la Shahmeran est une histoire surnaturelle qui donne des messages à propos de l'humanité. L'œuvre avec son aspect fantastique se déroule sous la plume acerbe de Mungan dans un réalisme perturbant. L'auteur dresse une véritable satire de la morale de l'homme. Le fantastique et le merveilleux font ainsi irruption dans le cadre

rangé et ordonné d'une vie au village. Le titre choisi par Mungan apparaît dans une phrase à la fin de l'histoire : « *Les jambes de la Shahmeran parcourent toutes les routes du monde.* »¹⁶

La légende de la Shahmeran est une légende mésopotamienne racontée depuis des siècles. Par conséquent, Mungan ne donne pas une date précise parce que les thèmes traités sont éternels et universels et propres à la condition humaine. Donc, ils n'appartiennent ni à une civilisation spécifique, ni à une époque unique.

Par contre, dans *La Vouivre*, l'histoire se situe à l'époque de l'après deuxième Guerre mondiale. Le lecteur est renseigné sur ce fait grâce à l'indication sur les frères morts d'Arsène Muselier durant les affrontements. L'État et ses institutions ne sont pas encore bien affermis et il existe une tension entre les institutions de l'État et celles de l'Eglise. L'histoire se passe dans un lieu du monde réel et dans la région de la Franche-Comté, en France. L'existence de la Vouivre est éternelle contrairement au monde éphémère et chaotique des humains : « *J'étais là, sur ces monts du Jura bien longtemps avant l'arrivée du diable et même longtemps avant la vôtre, à vous.* »

Marcel Aymé n'a pas le souci de donner des messages didactiques au lecteur dans *La Vouivre* et il n'essaye pas de raconter la légende culturelle. Il décrit la vie rurale de l'époque et les relations des campagnards. Il nous promène dans une galerie de portraits ruraux : le curé sceptique, l'instituteur, le maire radical, laïc et défenseur des institutions de la République, le fossoyeur alcoolique, deux familles brouillées et leurs membres.

La Vouivre est conçue par Aymé comme un être surnaturel possédant des caractéristiques qui la rendent plus forte que les hommes. Mais elle est décrite comme un individu bien en chair et en os et constitue le personnage central du roman. Aymé rappelle au public une tradition orale et à travers elle, il démontre combien l'ambition peut devenir dangereuse. De plus, il critique l'opposition entre la raison rationaliste et la foi chrétienne. On peut dire que *La Vouivre* est plus influencée par le réalisme magique que *Les Jambes de la Shahmeran*. Le pouvoir, l'amour, les secrets, la tentation, la trahison, la mort, la vie rurale, les relations humaines, l'avidité, la richesse sont les notions communes aux deux légendes. Et le symbole de l'eau est dans les deux textes l'élément qui révèle les secrets. La nature humaine est critiquée ; le pouvoir est représenté par la sagesse de la Shahmeran et le rubis de la Vouivre dont les humains veulent s'accaparer au prix de leur vie. C'est le cas de Belkiya chez Mungan et d'Arsène chez Aymé. La Vouivre et la Shahmeran tiennent à croire qu'elles sont aimées et appréciées par l'être humain sans aucun autre intérêt. Mais à la fin, toutes les deux assistent à la défaite de l'humanité écrasée par la passion du pouvoir.

Une source partagée

La source primaire de la figure de Vouivre est la légende de Mélusine, une femme noble légendaire souvent vue comme une fée. Elle épouse Raymond de Poitiers, fils du comte de Forêt à une seule condition. Raymond ne doit jamais

la voir les samedis où elle se transforme en serpent dans son bain et ravage les lieux. S'il la trahit, elle restera serpent. Grâce à ses richesses familiales, Mélusine fait de son époux un très puissant seigneur et lui donne dix enfants. Ils sont heureux jusqu'au jour où il la trahit. Selon la légende, tous les royaumes d'aujourd'hui sont administrés par les rois descendant de la progéniture de Mélusine. Son histoire est immortalisée par l'écrivain Jean d'Arras au XIV^e siècle dans l'ouvrage intitulé *Le roman de Mélusine* composé en 1392-94 et publié à Genève en 1478. Tous les récits sur la Vouivre viennent de cette source première.

La Vouivre incite les gens avides à la tentation ; elle n'est pas forcément intellectuellement profonde ou sage. Elle a la volonté de comprendre les gens, mais quelque chose l'en empêche : « *Il y a dans vos têtes quelque chose qui n'est pas dans la mienne, quelque chose que je sentais déjà chez les hommes des cavernes. Je voudrais bien savoir quoi. Quand je suis avec toi [Arsène], j'attends toujours que tu me l'apprennes.* » Elle est indépendante mais peut vivre parmi les humains. Extrêmement féminine, cette créature mythique mène une relation charnelle avec Arsène Muselier. La relation charnelle semble être au premier plan dans *La Vouivre*.

Par contre, Murathan Mungan accentue la sagesse et la sensibilité de la Shahmeran ; la présente comme une source de la connaissance du monde. Elle est indulgente, vertueuse, généreuse, sage et édifiante. Elle est une épreuve pour révéler l'infidélité humaine. Malgré tout, elle veut faire confiance à l'homme. Nous ne pouvons pas déterminer le sexe de la Shahmeran dans l'œuvre de Mungan qui met délibérément le lecteur dans la confusion. Elle y représente plutôt l'âme des hommes en général. Nous ne pouvons pas faire non plus sa description physique. Par contre, on sait par les illustrations que la Shahmeran, reine des serpents, est moitié femme, moitié serpent.

Ses autres interprétations par d'autres écrivains sont féminines, voire maternelles. Mais contrairement à la Vouivre la séductrice, la Shahmeran reste une femme sage, possédant le savoir du monde. Elle représente les sentiments, les idées, ce qui est donc abstrait. Elle a une relation intellectuelle et culturelle avec Camsap. Elle est vulnérable et se cache des hommes. C'est le personnage qui meurt à la fin de l'histoire.

Dans les deux œuvres, la voie conduit à la mort mais différemment. La Vouivre peut gérer son destin alors que la Shahmeran en est incapable. La Vouivre peut de plus se protéger des hommes qui peuvent nuire. A la fin de l'histoire, elle est celle qui survit parmi les personnages principaux du roman : « *Celui qui reste indifférent peut survivre.* »

La Shahmeran ne peut pas le faire, elle ne peut que fuir et se cacher. Chaque fois qu'elle avoue son amour à l'être humain, elle prépare à l'avance sa défaite : « *Celui qui ouvre son cœur va mourir.* » dit-elle à Camsap. Elle lui dit aussi : « *En fait, je préparais moi-même ma fin depuis le début [...] en mettant mon destin dans les mains des autres [...]* »¹⁷.

Contrairement à la Shahmeran responsable de tous les serpents, la Vouivre l'est seulement d'elle-même et du rubis qu'elle porte. La Shahmeran vit dans un lieu mythique en compagnie d'autres serpents, dragons et mauvais génies. Par contre, la Vouivre erre dans des endroits réels et précis dont les noms sont indiqués. Celle-ci est accompagnée d'une vipère, les autres serpents n'apparaissent qu'au moment du vol du rubis. Elle peut contrôler ses vipères grâce au diadème qu'elle porte sur la tête. Si elle le perd, elle perdra toute sa puissance.

Chacune, appartenant à une culture différente, provient des traditions régionales. Les histoires racontées à propos de la Shahmeran et Vouivre sont apparues dans les campagnes. Dans les contes occidentaux, en l'occurrence *La Vouivre*, le village, surtout la forêt, sont les lieux principaux. Mais dans les contes orientaux, en l'occurrence *Les Jambes de la Shahmeran*, ce sont les jardins. Ils symbolisent les lieux de paix, par excellence le paradis, l'Eden. Le fait qu'il n'y ait pas de pommier dans les jardins souterrains de la Shahmeran démontre l'absence de la trahison, défaut propre à l'humain.

Selon l'histoire d'Adam et Eve, c'est Lilith le serpent qui leur donne la pomme, fruit de la trahison. D'ailleurs, l'utilisation par Aymé du rubis rouge, attrayant et fatal est la figure du pouvoir même symbolisé par le fruit défendu. Cette richesse offerte par le rubis correspond aussi à la connaissance que Dieu possède. Elle est acquise après y avoir goûté. Il est possible qu'Aymé fasse un rapprochement entre Lilith et la Vouivre. Lilith, figure mythique, est à la fois séduisante, belle et dévastatrice et impitoyable. C'est elle qui offre la pomme à Eve comme la Vouivre le rubis aux hommes. Cette pierre précieuse représente à nos yeux la pomme, source du pêché originel et des châtements. Dans certains passages du roman, la Vouivre est désignée par l'expression « *créature infernale* ».

Par ailleurs, Aymé concrétise la figure de Lilith chez un second personnage du roman. Il s'agit de Germaine, la fille aînée des Mindeurs, dite la Dévorante. Ce nom est basé sur son identité romanesque vraisemblable et non pas féérique ou magique. Aymé montre par là qu'il existe dans la vie quotidienne des personnes malfaisantes voulant nuire aux autres.

Un rêve d'innocence, de pureté

D'une certaine manière, l'innocence de la Vouivre est celle de l'humanité avant la faute. Même si la présence des serpents dont elle est entourée lui donne quelque ressemblance avec un mauvais ange, elle est d'une innocence naturelle. En fait, Marcel Aymé donne dans son roman une image profondément humaine de l'individu. Il ne veut rien cacher ou idéaliser. C'est un écrivain humaniste. Nous voulons dire par là, un homme écrivant non seulement sur la nature humaine pour mettre en lumière certaines de ses tares, mais aussi quelqu'un profondément attaché à la tendresse quotidienne de l'être humain. Au cours de notre lecture, nous avons été frappés par cet aspect. Il nous semble qu'il y a chez Aymé un rêve d'innocence. Il fait une grande place à la tendresse à travers ses portraits oscillant entre les traits ancestraux et les instincts les plus féroces et les habitudes.

Dans *Les Jambes de la Shahmeran*, l'intrigue se noue au moment de la maladie du sultan. Il a besoin du sang, du jus de cuisson de la Shahmeran. On doit donc la capturer et la tuer. Cela symbolise l'égoïsme du pouvoir et sa domination sur le peuple. Le grand vizir, Shehmour, représente l'hypocrisie politique. Ces éléments sont déjà présents dans la légende originelle. Ils ne sont pas ajoutés par Mungan lui-même.

Dans l'ensemble, le premier sentiment éprouvé par l'être humain au moment de la rencontre avec la Vouivre ou Shahmeran reste commune et c'est la peur. Arsène a peur des serpents ; et Belkiya et Camsap éprouvent de la peur en apercevant la Shahmeran. Puis cette peur se transforme en amour, qui plus tard cause la trahison. Le pardon existe dans les deux cas. La Vouivre et la Shahmeran pardonnent pour une fois ceux qui les ont trahies. Malgré tout, la mort est inévitable. La vipère de la Vouivre tue Belette et Arsène.

L'image de la Vouivre survivante change dans le cas de la Shahmeran. Celle-ci ne tue pas celui qui l'a trahie ; au contraire, c'est elle qui se donne la mort. Elle se sacrifie, se résigne à la mort, tandis que la Vouivre gère son destin et continue sa vie. Cependant, il faut tenir compte du mythe qui raconte que l'esprit de la Shahmeran revit chez sa fille qui devient la nouvelle Shahmeran. Or, une relation amoureuse entre l'être humain et la Vouivre/la Shahmeran reste quasi impossible.

Dans *La Vouivre*, nous voyons des éléments critiquant la politique de l'époque. Le sujet provient de l'enfance de l'auteur passée dans le Jura où il a grandi en écoutant les récits sur la Vouivre ce que font les personnages du roman dès leur petit âge. Le deuxième point est la confrontation entre les cléricaux et les républicains enracinée dans l'enfance d'Aymé. A cause de son grand-père radical, il subissait les moqueries des enfants des conservateurs à l'école du village. Cette confrontation est minutieusement traitée dans *La Vouivre*. A travers la relation du maire et du curé, le lecteur témoigne de l'affrontement entre l'Eglise et l'État. Le conflit reflète la problématique de la laïcité. Aymé nous montre la corruption de chacune des institutions. En effet, dans les deux textes, le peuple reste une figure passive servant d'outil au pouvoir exercé.

D'autre part, la légende de la Shahmeran croise celle de Lokman Hekim racontant les débuts de la médecine. Dans certaines sources, Camsap, personnage principal de la légende originelle, est représenté comme le fils de Lokman Hekim. Dans d'autres, Lokman Hekim obtient ses dons surnaturels après avoir rencontré la Shahmeran qui lui indique les plantes médicinales. Les récits légendaires de la région appelée Çukurova et la Cilicie de l'Antiquité sont dans cette tendance.

Dans la nouvelle de Mungan, nous pouvons identifier des figures récurrentes appartenant aux différentes légendes folkloriques. Par exemple :

- Le chiffre 3 (les 3 sœurs, les 3 jus de cuisson de la Shahmeran, les 3 pages du livre de Lokman Hekim (pages manquant dans la Torah)).
- Le jardin d'Eden : Le jardin où la Shahmeran habite est désigné Eden parce qu'il y a des arbres fruitiers de toutes sortes sauf le pommier. Peut-être faudrait-il se

demander s'il existe un autre élément remplaçant ses fonctions. Il semblerait que la Shahmeran, parce qu'elle possède le savoir sur l'humanité et l'univers, joue le rôle du pommier appelé l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. Son fruit transmet la connaissance à celui qui le goûte. Ukap est à la poursuite de la Shahmeran pour pouvoir profiter de ses connaissances. Il exige d'elle de lui indiquer l'endroit où se trouve le cachet de Süleyman, c'est à dire de l'infinie richesse, de l'immortalité. En outre, la Shahmeran peut à la fois tuer et guérir les hommes comme Nechushtan, le serpent en bronze de Moïse, dans le récit provenant de l'Ancien Testament.

- Le bain dans un étang : Dans les deux textes, le symbolique de l'eau est important. La Vouivre fait ses ablutions dans la rivière et c'est là qu'Arsène la remarque. Aussi dans *Les Jambes de la Shahmeran*, Cihanshah aperçoit-il Gevherengin, la fée de la montagne de Kaf, au moment où elle se baigne dans la fontaine. Par ailleurs, pour découvrir celui qui a vécu auprès de Shahmeran, les gens sont conduits aux bains populaires sur l'ordre du vizir. Car leurs jambes sont couvertes d'écailles de serpents. L'eau, figure de pureté, est donc l'élément qui fait apparaître les secrets.

- Murathan Mungan crée la tonalité réaliste utilisée par Marcel Aymé en omettant la fin heureuse du conte originel où Camsap devient vizir. Aussi, relie-t-il ses regrets propres à ceux de Camsap.

Recherche d'identité

Le titre même de la nouvelle de Mungan et sa phrase finale « *les jambes de la Shahmeran parcourent toutes les routes du monde* » se réfèrent directement à la légende originelle de la Vouivre, celle de la Mélusine. Rappelons-nous que dans l'Occident, selon la mythologie, les dirigeants des principaux royaumes venaient toujours de la race de la Mélusine.

Autrement dit, les deux récits qui appartiennent à des traditions différentes se retrouvent en un point commun basé sur l'internationalisme et l'universalisme. Dans les deux traditions, on croit à la continuité de la Vouivre, de la Shahmeran, sur un territoire sans frontière et on leur accorde leurs propriétés originelles telles que pouvoir et richesse.

Aymé et Mungan, au moyen de la littérature ont exprimé leurs réflexions sur la convoitise, la trahison, le désir d'échapper à la condition humaine souvent voué à l'échec. Vouivre ou Shahmeran, créatures fantastiques avec lesquelles nous avons été confrontés par l'intermédiaire d'Arsène et Camsap cherchent elles-mêmes ce qui les distingue des mortels. Elles essayent de comprendre en vain leur lutte permanente avec leur destin. Le roman et la nouvelle en question allient avec succès le fantastique, la superstition et le réalisme de la vie sociale.

La symbolique de la Vouivre et de la Shahmeran s'interprète dans les réalités sociales. Mungan et Aymé manifestent leur sympathie pour la légende d'une façon instinctive et éclairée. Quelle soit Vouivre ou Shahmeran, la figure enchante les deux auteurs alimentés par une nostalgie et une fidélité propre à leur paysage, culture et littérature.

En guise de conclusion

La Vouivre et la Shahmeran sont en fait deux signifiants partageant un même signifié qui est « trahison motivée par l'intérêt et l'ambition » désignant par ses propriétés originelles la nature universelle des sociétés humaines faite de faiblesses et conflits. Ce trait de caractère significatif formé d'une couche idéologique et d'une couche affective faisant la charpente de la société existe dans toutes les mentalités aussi bien turque que française. Son interprétation en tant que question fondamentale par les deux écrivains porte en effet sur des faits sociaux qui maintiennent en vie les symboliques Vouivre et Shahmeran. Elle met ainsi l'accent sur la notion de « politico-religieux » développée à la fin du XX^e siècle par Maurice Godelier, anthropologue et ethnologue français.

D'après lui, ce sont les livres sacrés qui font les sociétés. Les croyances populaires influencent l'organisation des sociétés et parfois c'est à partir de ces croyances que les affaires sociales sont réglées. Les établissements politiques et religieux jouent un rôle effectif sur l'organisation des sociétés. Rappelons que dans les illustrations traditionnelles anatoliennes, la rose au bout de la queue serpentine de la Shahmeran symbolise le prophète Mahomet. Les illustrateurs artisans dits « Şahmerancı » la mettaient exprès pour défendre la peinture en Anatolie à l'époque de l'islamisation. Les deux œuvres peuvent être lues comme des études des mœurs rurales.

Notre problématique était de voir jusqu'où un axe de recherche commun pourrait se fonder sur la complémentarité des littératures française et turque. Le fait que les deux écrivains s'inspirent du lieu natal et de sa culture renfermant un fait commun, voire d'une culture commune à l'humanité nous a donné la possibilité de faire cette étude interculturelle comparative. Nous avons vu que les images de la Vouivre et Shahmeran ne se correspondaient pas et se distinguaient par les traits déjà mentionnés. Nous avons remarqué chez Aymé et Mungan des procédés différents de traiter une même figure autour de thèmes et messages semblables comme celui de l'« incapacité à assumer une responsabilité à cause de l'ambition » et du « savoir pouvant conduire à la malédiction » celui qui le vole.

Notre étude préliminaire de l'identité de la Shahmeran figure mythologique a montré que comme la Vouivre, cette figure est construite par un « partage de références et de valeurs » nécessitant la transmission en tant qu'« *héritage humaniste* »¹⁸. A notre époque où « *les liens sociaux se distendent, où la logique communautariste et identitaire semble l'emporter sur ce qui rassemble* »¹⁹, nous rejoignons Godelier selon lequel « *pour faire une société, ni la parenté ni les liens de production et d'échange de biens ne sont suffisants. Il faut surtout que les croyances religieuses et des rituels qui les mettent en actes viennent légitimer sa souveraineté et assurer sa reproduction. Au fondement des sociétés humaines, il y a du sacré.* »

Notes

¹ Cette recherche a été faite à l'université de Galatasaray sous la direction de Dr. Berkiz Berksoy durant le cours d'Etudes interculturelles comparatives dans le programme du printemps 2012 avec la participation des 30 étudiants (es) en deuxième année de la licence.

² Marcel Aymé, *La Vouivre*, Collection Folio, édition Gallimard, 1945, 251p.

³ En langue d'origine : *Şahmeran'ın Bacakları*.

⁴ Murathan Mungan, « Şahmeranın Bacakları », *Cenk Hikâyeleri* içinde, İstanbul, Metis Yayınları, 1993.

⁵ Edith Montelle, *L'œil de la Vouivre*, Genève, Editions Slatkine, 2006, 288p.

⁶ En langue d'origine : *Şahmeran Hikâyesi*.

⁷ L'auteure nous a fait parvenir son texte par voie internet.

⁸ En langue d'origine : « Çağdaş Türk Edebiyatında Şahmeran İmgesi : Arketipsel Bir Yaklaşım » http://turkoloji.cu.edu.tr/YENI%20TURK%20EDEBIYATI/seyyit_battal_ugurlu_sahmeran_arketip.pdf.

⁹ Cf. <http://www.pantheon.org/main/articlesearch> pour l'article « Shahmeran », rédigé par Dr. Neşe Yıldırım, dans *Encyclopedia Myhtica*.

¹⁰ Maurice Godelier, « Au Fondement des sociétés humaines », Cf. <http://colblog.blog.lemonde.fr/2007/11/22/maurice-godelier-au-fondement-des-societes-humaines>. Note de lecture de Jean Jadin, jeudi 19 février 2009. Cf. le blog : <http://jeanjadin.blogspot.com/2009/02/note-de-lecture-maurice-godelier.html>.

¹¹ Jonas (en hébreu : יְהוֹנָתָן (*yôna(h)*) : colombe, en arabe : سنوي (*yûnus*)), fils d'Amitthai, est l'un des douze petits prophètes de la Bible. Il est le personnage principal du livre de Jonas qui fait partie du Tanakh de la tradition juive et de l'Ancien Testament chrétien. Jonas tient une place également très importante dans l'islam et on peut trouver dans le Coran son périple où il est avalé par la baleine ainsi que le tirage au sort¹. Dans la 10^e sourate qui porte son nom « Yûnus » (arabe : سنوي), il est indiqué que Jonas a effectivement été écouté et suivi par son peuple.

¹² Cf. <http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001325/132540f.pdf>

¹³ Tomris Uyar, « Şahmeran Hikâyesi », *Ödeşmeler*, İstanbul, Can Yayınları, 1991, pp.127-183; Hilmi Yavuz, *Kuyu*, İstanbul, AFA Yayınları, 1994, 82p; Yaşar Kemal, *Yılanı Öldürseler*, İstanbul, YKY, 2011, 102p.; Fakir Baykurt, *Yılanların Öcü*, İstanbul, Literatür Yayınları, 2012, 273p.; Gönül Çolak, *Yılanın Gözünden İçeri*, İstanbul, Everest Yayınları, 90p.; Erhan Bener, *Şahmeran-Oyun*, İstanbul, Kaynak Yayınları, 1984, 71p.

¹⁴ Marie Musset, « De la communale au socle commun : littérature et culture humaniste », Dossier d'actualité no 33 - février 2008. M. Musset est chargée d'études et de recherche au Service Veille et Analyses à l'Institut français de l'éducation. Cf. <http://ife.ens-lyon.fr/vst/LettreVST/33-fevrier-2008.php>

¹⁵ «Şahmerancı».

¹⁶ En langue d'origine : « Şahmeran'ın bacakları dünyanın bütün yollarındadır. »

¹⁷ En langue d'origine : « Ta başından beri yazgımı başkalarının eline bırakmakla, [...] duygularına yenilmekle [...] ben zaten ölümümü hazırlamış oluyordum. »

¹⁸ Se reporter à la note 14.

¹⁹ Cf. le texte de Musset : « De la communale au socle commun : littérature et culture humaniste » figurant sur le site indiqué à la note 14.

Bibliographie

Aymé (M.), *La Vouivre*, Collection Folio, Paris, édition Gallimard, 1945, 251p.

Baykurt (F.), *Yılanların Öcü*, İstanbul, Literatür Yayınları, 2012, 273p.

Bener (E.), *Şahmeran*, Ankara, Kaynak Yayınları, 1984, 71p.

Bowman (A. R.), *A translation of Murathan Mungan*. Senior Thesis submitted to the Department of Near Eastern Studies of Princeton University for the degree of Bachelor of Arts, 2011.

Çolak (G.), *Yılanın Gözünden İçeri*, İstanbul, Everest Yayınları, 90p.

Demorgon (J.), *L'Histoire interculturelle des sociétés*, Paris, Anthropos, 1998, 312p.

Kemal (Y.), *Yılanı Öldürseler*, İstanbul, YKY, 2011, 102p.

Montelle (E.), *L'œil de la Vouivre*, Genève, Editions Slatkine, 2006, 288p.

Mungan (M.), « Şahmeranın Bacakları », in *Cenk Hikâyeleri*, İstanbul, Metis Yayınları, 1993.

Uyar (T.), Şahmeran Hikâyesi, in *Ödeşmeler*, İstanbul, Can Yayınları, 1991, pp127-183.

Yavuz (H.), *Kuyu*, İstanbul, AFA Yayınları, 1994, 82p.

A TRANSLATION OF MURATHAN MUNGAN

Abigail Rood Bowman

A senior thesis submitted to the

Department of Near Eastern Studies of Princeton University

in partial fulfillment of the

requirements for the degree of

Bachelor of Arts

May 2011

Sites internet visités

http://turkoloji.cu.edu.tr/YENI%20TURK%20EDEBIYATI/seyt_battal_ugurlu_sahmeran_arketip.pdf.

<http://colblog.blog.lemonde.fr/2007/11/22/maurice-godelier-au-fondement-des-societes-humaines>

<http://jeanjadin.blogspot.com/2009/02/note-de-lecture-maurice-godelier.html>.

<http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001325/132540f.pdf>

<http://ife.ens-lyon.fr/vst/LettreVST/33-fevrier-2008.php>

<http://www.pantheon.org/main/articlesearch>